L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI MATIN, 15 NOVEMBRE.

FEUILLETON.

LES CHEMINS DE LA VIE

PAR

ALFRED DE BRÉHAT.

VII.

Isidore-Bonin avait été le condisciple de M. de Maupertuis de Valenty et de Vertuzon, qui étaient pourtant plus jeunes que lui de neuf à dix ans. Son père ne lui avait fait compléter ses études que longtemps après, mais il avait eu la prévoyance de l'envoyer dans une institution principalement composée d'enfants riches et du monde familier.

Ces relations lui servirent plus tard, lui un jour le père Bonin a fini de sa classe, qui s'étonnait que l'homme d'affaires consentît à payer un prix si élevé pour la pension de son fils.

Il aura le plaisir bientôt à souffrir au milieu de ses petits camarades, presque tous plus riches que lui, l'esprit son détracteur.

Tant mieux, répliqua le bonhomme, il apprendra à connaître le monde et lui dira, en vertu d'arriver.

Le vieux cafetier et Isidore-Bonin se trouva juste. Tout jeune, ce dernier comprit les mouvements qui a leur tour, et pour lui-même, il essaya de rivaliser avec la plupart de ses condisciples. Dans l'une des dernières années de son âge, il se logea volontairement au second rang en avait soin de se mettre à la remque des plus mauvais de ses camarades.

Cette méthode lui réussit du moins sous certains rapports. Dès le collège, il fut mis de ses individus sans chusé, qui ne changea des commissions et aux devoirs obéissants au fait de l'argent sans donner parce qu'ils se gardent bien de le lui taché, mais dont les excès se paient tout aussi cher d'une façon ou d'une autre.

Il ne fut sortir du lycée, il conserva le même caractère obséquieux, servile, et rampant, en apparence d'une rondeur et d'une franchise qui le faisait aimer de ses maîtres et de ses condisciples pour les autres, à leurs dépens.

Ennuyés sur tout, toujours gai, frisant et rapporteur, il était adoré des enfants, et d'une humilité vraiment louchante. Isidore était pourtant, il faut dire, l'objet d'antipathie pour la plupart de ses gens.

Un jeune homme de mérite bien réellement qui apparaît, qui se rendre compte qu'il y a une autre personne d'intérêt, de leur condition, qui ne sont absolus et ne sont pas sûr, lassé d'être avec ceux qui avaient leur état, qui cherchent à rabaisser avec les gens dont il espérait pouvoir tirer quelque chose, qui avait pu croire qu'il était digne et franc, qui enfin trahit son meilleur ami pour le mépriser le plus personnel. Si ce jeune homme était un parfait, il ne pourrait que se plaindre, se lamenter éternellement et ne chanter tant qu'il en aurait le droit, dans le cas contraire, il ne saurait, dissimuler les mêmes travers, les mêmes défauts qui l'ont rendu si odieux à ceux qui ont le bonheur de les connaître.

Et ce qui est plus étrange, on peut citer tous les jeunes gens de cette classe, tous ceux qui ont pu, dans leur jeunesse, commettre des bassesses, des lâchetés, des mensonges, des actes de rapport, de dénonciation, de plaidoyer, de trahison, de vol, de mensonge, de calomnie, de chantage, de chicane, de chicane, de chicane